

# PIERRE GAUDIBERT = A.R.C.

Pierre Gaudibert a trop souvent collaboré à notre revue et nous avons trop évidemment soutenu son action à l'A.R.C. depuis quatre ans pour que cette enquête sur le « musée du futur », que mène Yann Pavie, ne revête pas aujourd'hui un caractère particulier. C'est que, s'il est équitable que Gaudibert prenne place dans nos colonnes à côté de Pontus Hulten et de Eduard de Wilde, parmi les animateurs qui tentent de changer la structure et le rôle du musée, il n'en demeure pas moins que cette sorte « d'hommage » que nous lui rendons est lié à l'événement. Au moment où nous mettons au point cette enquête, nous ignorons, en effet, ce que sera l'avenir de l'A.R.C. après les transformations que subit actuellement le musée d'art moderne (1). Conservera-t-il les trois autonomies (gestion, espace, budget) qui sont indispensables à la poursuite de son action, telle que l'a définie Gaudibert et telle que l'ont voulue les administrateurs de la ville de Paris qui l'ont permise ? De toute façon, si une réponse favorable est donnée, comme nous l'espérons, à notre interrogation sur la survie de l'A.R.C., le fonctionnement de cet organisme ne sera plus exactement ce qu'il était durant les années d'expérience et de mise en place.

Les temps ne sont pas loin (1964) où, pour organiser une exposition (Les Mythologies Quotidiennes), dans notre musée municipal, il nous fallait, Rancillac, Marie-Claude Dane, Foldès et moi, exercer des ruses, des pressions, des sollicitations dont il n'aurait pas dû être question dans un établissement public normalement géré. L'apparition de l'A.R.C. en 1967 a été une bouffée d'air frais dans les miasmes du conservatisme du boulevard Wilson. Nous ne l'oublions pas. Mais les équivoques inhérentes à une

telle entreprise, ses insuffisances en personnel, en moyens (un budget de 55 000 F par an !), les interrogations sur son action forment un bilan que Gaudibert analyse pour nous, comme toujours, avec franchise et clarté. Il nous est possible, à notre tour, de nous questionner sur son travail, d'en mesurer les intentions et les limites. C'est un fait que, durant ces quatre années, l'animateur de l'A.R.C. n'a pu organiser avec ses seules ressources, et pour cause, les expositions à idée, les rassemblements normatifs que l'on pouvait attendre d'un centre actif d'art contemporain. Pour les manifestations de ce genre, qui inaugurèrent la saison 1967, il trouva cependant le concours amical et bénévole de critiques et, plus tard, de peintres et de groupes divers. Mais la raison principale de ce que d'aucuns pourraient superficiellement considérer comme une carence, c'est que le retard à rattraper était énorme et que la venue de Gaudibert à l'A.R.C. a constitué pour certaines tendances, soigneusement écartées des galeries et des musées par l'avant-garde institutionnalisée comme par le traditionalisme, une chance exceptionnelle de s'exprimer. Beaucoup de jeunes peintres lui dûrent leurs « premières rencontres » avec le public, mais cette générosité dans la gestion, comme la netteté de ses engagements fondamentaux, n'ont pas empêché une politique d'expositions extrêmement large et informative où toutes les tendances de l'art contemporain ont trouvé accueil. Pas d'éclectisme à proprement parler en cela mais plutôt une volonté de « montrer » le plus possible (le plus vite possible) et — cela faisait aussi partie de l'idée du Forum — de permettre des rencontres les plus contrastées et les plus enrichissantes. L'A.R.C. a été pendant ces quatre ans un véritable lieu de convergence où les artistes ont reçu un accueil véritablement amical et fraternel, sans paternalisme ni condescendance, où

Gaudibert et son équipe ont été au service de tous, où aucune idée n'a été repoussée sans délibération approfondie avec les intéressés. D'où une dépense d'énergie considérable, une inlassable patience pour surmonter les obstacles, et aussi un courage personnel qui lui fit mettre son poste en jeu à maintes reprises.

Il est sensible que Gaudibert lui-même et son équipe ressentent aujourd'hui la fatigue qu'a provoquée la gestion d'un organisme comme l'A.R.C. avec un budget misérable, l'obligation, chaque fois humiliante, de laisser aux participants une grande part de la charge d'opérations qui, dans tous les musées d'Europe et d'Amérique, sont supportées par l'organisme invitant. Au-delà de ces points matériels, d'autres questions se posent que Gaudibert aborde ici largement et qui constituent une vue très prospective sur ce qu'il entend être le « musée du futur ».

G. G.-T.

## UNE ENQUÊTE DE YANN PAVIE

Opus : Qu'est-ce que l'A.R.C. ? Peut-on le considérer comme un musée, un musée au sens dynamique du terme ?

P.G. : L'A.R.C. n'est pas un musée. En 1967, lors de sa création, l'A.R.C. fut d'abord une expérience tentée dans le cadre du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Ce musée dépendait du Conseil de Paris et d'une direction des Beaux-Arts. Vers 1965, on s'est aperçu, en raison de l'effort fait sur le plan de l'action culturelle en province, en particulier celui des « Maisons de la Culture », que Paris conservait des structures traditionnelles du point de vue de la vie culturelle. Une nouvelle direction, qui prit le titre significatif de « Direction de l'Action Culturelle », envisagea deux expériences simultanées dans des établissements déjà existants : une bibliothèque au dix-huitième arrondissement et le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Cette seconde expérience fut appelée

(1) La crise (non prévisible au moment où nous mettions en composition ce dossier sur l'A.R.C.) qui vient d'éclater à propos du décrochage des toiles de Mathelin est évidemment évoquée dans Opus-actualité (N.D.L.R.).